

# Jeu et théorie du duende

Federico Garcia Lorca

1889-1936

Conférence, donnée à plusieurs reprises à Madrid, Buenos Aires, Montevideo, à la Havane.  
1933-34

Mesdames et Messieurs

De l'an 1918, où je suis entré à la Résidence d'Etudiants de Madrid<sup>1</sup> à l'an 1928 où je la quittai, mes études de Philosophie et de Lettres terminées, j'ai entendu dans ce lieu raffiné, où accourait la vieille aristocratie espagnole, pour faire oublier la frivilité de mise sur les plages françaises, près de mille conférences.

Plein d'envie d'air et de soleil, je me suis tant ennuyé qu'au sortir je me sentais couvert d'une fine poussière de cendre sur le point de se changer en poil à gratter. Non. Je ne voudrais pas que l'ennui entre dans cette salle, ce pénible casse-pieds qui enrobe toutes les têtes d'un fil ténu de songes ensommeillés et pose sur les yeux des auditeurs les pointes de minuscules paquets d'aiguilles.

Aussi simplement que possible, dans un registre où ma voix de poète n'a ni les étincelles du bois ni les détours de la ciguë, ni les moutonnements de l'ironie qui tout-à-coup deviennent des lames, je vais essayer de vous proposer une leçon sur l'esprit caché de l'Espagne douloureuse.

Qui se tient sur la peau de taureau tendue entre le Júcar, le Guadaleo, le Sil ou le Pisuerga<sup>2</sup> (ce n'est pas que je veuille comparer leurs débits aux flots couleur de crinière de lion qui agitent le Rio de la Plata) entend dire à une fréquence régulière : "Là il y a du duende". Manuel Torres<sup>3</sup>, grand artiste du peuple Andalou, disait à quelqu'un qui chantait : "Tu as de la voix, tu sais comment faire, mais tu ne triompherás jamais car tu n'as pas le duende."

Dans toute l'Andalousie, rocher de Jaén ou coques de Cadix, les gens parlent constamment du duende et le perçoivent avec un instinct sûr quand il apparaît.

---

<sup>1</sup> Voir la brève histoire de ce lieu <http://www.residencia.csic.es/pres/historia.htm>

<sup>2</sup> Quatre fleuves ou rivières d'Espagne de la Galice à la province de Grenade. Le Pisuerga est cité par Cervantès dans le Don Quichotte, chapitre des XVIII (un troupeau de moutons dans lequel Don Quichotte voit une armée de fameux chevaliers dont donne des indications sur les origines géographiques. Le Pisuerga ne manque pas de références littéraires, chanté qu'il fut par Gongora et Lope de Vega (contemporains, au demeurant, de Cervantès)

<sup>3</sup> Voir : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Manuel\\_Torre](http://fr.wikipedia.org/wiki/Manuel_Torre) ; on trouve les deux orthographies Torre ou Torres sous la photographie du même visage ; on peut écouter ceci : [https://www.youtube.com/watch?v=0ObRwlSpEFM&ab\\_channel=LuisP%C3%A9rez-flamenquito68](https://www.youtube.com/watch?v=0ObRwlSpEFM&ab_channel=LuisP%C3%A9rez-flamenquito68),

Le magnifique chanteur El Lebrijano, créateur de la Debla<sup>4</sup>, disait : "Lorsque je chante avec duende il n'y a personne qui puisse rivaliser avec moi" ; la vieille danseuse gitane La Malena s'exclama un jour, entendant Brailovsky<sup>5</sup> jouer un air de Bach : "Olé ! Il y a du duende, là !" et elle s'était ennuyée avec Gluck, Brahms et Darius Milhaud ; et Manuel Torres, qui, parmi tous ceux que j'ai connu, était l'homme qui avait dans le sang la plus grande culture, dit un jour cette phrase splendide en écoutant Falla<sup>6</sup> lui-même jouer son "Nocturno del Generalife"<sup>7</sup> : « Tout ce qui a des sons noirs a du duende », et il n'y a rien de plus vrai<sup>8</sup>.

Les sons noirs sont le mystère, les racines qui plongent dans ce limon que nous connaissons tous, que nous ignorons tous, mais d'où nous vient tout ce qui fait la substance de l'art. « Des sons noirs », dit cet homme du peuple espagnol, qui rejoint ainsi Goethe parlant de Paganini<sup>9</sup>, et la définition du duende: "Pouvoir mystérieux que tous perçoivent et nul philosophe n'explique". Le duende est un pouvoir et non un faire, c'est un "lutter" et non un "penser". J'ai entendu un vieux maître guitariste dire que : « Le duende n'est pas dans la gorge, le duende monte par le dedans, depuis la plante des pieds. » C'est dire qu'il n'est pas question d'habileté mais d'un geste sincère et vivant ; c'est-à-dire de sang ; c'est-à-dire de vieille culture, et simultanément de création en acte.

Ce "Pouvoir mystérieux que tous perçoivent et nul philosophe n'explique" est, en quelque sorte, l'esprit de la terre, ce duende qui embrasa le cœur de Nietzsche qui le cherchait dans ses manifestations extérieures, sur le pont du Rialto ou dans la musique de Bizet, sans le trouver, et sans savoir que le duende qu'il cherchait avait sauté des mystères grecs aux danseuses de Cadix ou au cri égorgé dionysiaque de la Segiriya<sup>10</sup> de Silverio<sup>11</sup>.

Aussi, je ne voudrais pas que l'on confonde le duende avec le théologique démon du doute, celui auquel Luther, pris d'un emportement bachique, lança un flacon d'encre à Nuremberg<sup>12</sup>, ou avec le diable catholique, destructeur et de peu d'intelligence, qui se déguise en chienne pour entrer dans les couvents, ou encore avec le singe bavard que porte le Malgesi<sup>13</sup> de Cervantès dans "La maison des jaloux et les forêts des Ardennes". Non, le duende dont je parle, sombre et vibrant, descend de ce très joyeux démon de Socrate<sup>14</sup>, de marbre et de sel, qui le

<sup>4</sup> Présentation de la debla, chant sans accompagnement, ici : <https://www.flamencoviejo.com/tomas-pavon-en-el-barrio-de-triana-martinete-y-debla.html> ; ou là [http://www.youtube.com/watch?feature=player\\_embedded&v=l3S2Mum4u8w#](http://www.youtube.com/watch?feature=player_embedded&v=l3S2Mum4u8w#)!

<sup>5</sup> La chacone de la deuxième partita de Bach peut-être ? – Busoni transcription de la partita n°2 pour violon par Alexander Brailowsky : [https://www.youtube.com/watch?v=Ih3Q5foSXl8&ab\\_channel=AlexanderBrailowsky-Topic](https://www.youtube.com/watch?v=Ih3Q5foSXl8&ab_channel=AlexanderBrailowsky-Topic)

<sup>6</sup> Manuel de Falla, Compositeur espagnol, 1876 – 1946 ; il écrit un grand nombre d'œuvres inspirées par la culture et la tradition musicale espagnole

<sup>7</sup> Nuits dans les jardins d'Espagne – Dans le Generalife - [https://www.youtube.com/watch?v=mL7-QLW7PNk&ab\\_channel=ManueldeFalla-Topic](https://www.youtube.com/watch?v=mL7-QLW7PNk&ab_channel=ManueldeFalla-Topic),

<sup>8</sup> Dans le domaine de la musique on pourrait aussi ajouter cette sortie de Beethoven au premier violon du quatuor Schuppanzigh qui se plaignait de la difficulté du quatuor n°7 : « Croyez-vous que je pense à vos misérables cordes quand l'esprit me parle ? » (Jacques Longchamp Les quatuors de Beethoven, Quatuor à cordes n°7 page 49).

<sup>9</sup> Paganini : compositeur, violoniste italien 1782 – 1840 ; meurt à Nice. Paganini passait pour être accompagné par le diable lorsqu'il jouait... et faisait tout pour valider cette idée : <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2005-2-page-35.htm>. A sa mort l'évêque de Nice le déclara sans Dieu et lui refusa la sépulture. Ecouter un caprice, <http://www.youtube.com/watch?v=uCePRgqO-HI> ou transcription pour piano de Liszt de la Campanella : <http://www.youtube.com/watch?v=nqdSEaZ0fvc>

<sup>10</sup> Un exemple à écouter ici [http://www.youtube.com/watch?feature=player\\_embedded&v=ahXHg8\\_F31g#!](http://www.youtube.com/watch?feature=player_embedded&v=ahXHg8_F31g#!), un autre ici <https://www.flamencoviejo.com/aurelio-selle-ahora-te-llamo-segurirya.html>,

<sup>11</sup> (1831 – 1889) il ne doit pas exister d'enregistrement, mais on peut écouter ici un bel enregistrement d'une segiriya d'Estrella Morente : [https://www.youtube.com/watch?v=3u66TxY1S88&ab\\_channel=Tabanko](https://www.youtube.com/watch?v=3u66TxY1S88&ab_channel=Tabanko), je dirais qu'il y a du duende là !

<sup>12</sup> D'après un article de wikipedia ce serait à Eisenach : « La tradition veut qu'il (Luther) ait laissé une trace de son passage : un jour où le Diable venait une fois de plus le tourmenter, l'empêchant ainsi de travailler, il lança son encier contre le Démon, ce qui occasionna une tache sur le mur... encore visible aujourd'hui. » [http://fr.wikipedia.org/wiki/Martin\\_Luther](http://fr.wikipedia.org/wiki/Martin_Luther) (§ les appuis politiques)

<sup>13</sup> C'est un personnage de la pièce de théâtre citée par Lorca

<sup>14</sup> Wikipedia : Socrate aurait pensé que Apollon lui avait confié pour tâche d'éduquer ses contemporains, « Cette mission divine s'exprime également par le [démon de Socrate](#), un signe divinatoire, une sorte de voix intérieure qui lui révèle les actes dont il faut s'abstenir » ; Socrate

griffa d'indignation le jour où il prit la ciguë, et du mélancolique petit démon de Descartes<sup>15</sup>, petit comme une amande verte, qui, lassé des cercles et des lignes, sortit par les canaux pour écouter chanter les marins au long cours, embrumés<sup>16</sup>.

Tout homme, tout artiste, qu'il se nomme Nietzsche ou Cézanne, doit chacun des degrés qu'il gravit dans la tour de la perfection à la lutte qu'il livre avec son duende, pas avec son ange comme on l'a dit, ni avec sa muse. Il faut établir clairement cette distinction fondamentale pour l'origine de toute œuvre<sup>17</sup>.

L'ange guide et fait des dons, comme Saint Raphaël<sup>18</sup>, défend et protège comme Saint Michel, annonce et prévient comme Saint Gabriel. L'ange éblouit, mais il vole par-dessus la tête de l'homme, et de là-haut répand sa grâce, et l'homme sans effort réalise son œuvre, manifeste sa sympathie, ou exécute sa danse. L'ange du chemin de Damas<sup>19</sup> et celui qui entre par la fissure du petit balcon d'Assise<sup>20</sup>, ou celui qui suit les pas de Heinrich Seuse<sup>21</sup>, ordonne, et il n'est pas possible de s'opposer à leurs lumières, parce qu'ils agitent leurs ailes d'acier tout autour de celui qui est prédestiné.

La muse dicte<sup>22</sup> et en certaines occasions souffle. Elle a relativement peu de pouvoir, parce qu'elle est plutôt lointaine mais aussi si fatiguée (je l'ai vue deux fois) qu'il fallut lui poser un demi-cœur de marbre. Les poètes à muse entendent des voix et ne savent d'où, mais ce sont celles de la muse qui les encourage, et parfois n'en fait qu'une bouchée. Comme dans le cas du grand Apollinaire<sup>23</sup>, grand poète détruit par l'horrible muse aux côtés de laquelle le divin angélique Rousseau<sup>24</sup> l'avait peint. La muse éveille l'intelligence, apporte un paysage de colonnes et une fausse saveur de lauriers, mais l'intelligence est bien souvent l'ennemie de la poésie, parce qu'elle limite beaucoup, parce qu'elle élève le poète sur un trône aux arêtes aiguës, et lui fait oublier bien vite les que des fourmis peuvent le manger, ou que dans sa tête,

---

fut condamné à mort pour une sorte de perversion morale : pas assez de déférence envers les dieux de la cité, avoir recours à des dieux nouveaux (son démon ?) et pervertir moralement la jeunesse par ses doutes religieux. Il dut boire un poison « la cigüe »

<sup>15</sup> «Et ce qu'on nomme communément le génie de Socrate, n'a sans doute été autre chose, sinon qu'il ait accoutumé de suivre ses inclinations intérieures, & pensoit que l'évenement de ce qu'il ait entreprenoit seroit heureux, lors qu'il ait quelque secret sentiment de gayeté, &, au contraire, qu'il seroit malheureux, lorsqu'il estoit triste» Descartes Lettre à Elisabeth 1646

<https://journals.openedition.org/ccrh/244>

<sup>16</sup> [https://www.youtube.com/watch?v=vsra2Rj06hw&ab\\_channel=chri816](https://www.youtube.com/watch?v=vsra2Rj06hw&ab_channel=chri816),

<sup>17</sup> Dans une émission de France culture « Peut-on échapper au travail » (22-01-2014) consacrée à Paul Valéry « La fabrique de l'art » est évoquée cette phrase de Paul Valéry qui me semble avoir sa place dans ce cheminement entre la muse, l'ange et le duende : « *Les dieux, gracieusement, nous donnent pour rien tel premier vers ; mais c'est à nous de façonner le second, qui doit consonner avec l'autre, et ne pas être indigne de son aîné surnaturel. Ce n'est pas trop de toutes les ressources de l'expérience et de l'esprit pour le rendre comparable au vers qui fut un don.* » Paul Valéry, Variétés. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/peut-on-echapper-au-travail-3-4-paul-valery-la-fabrique-de-l-art-2151950>

<sup>18</sup> Dans le « Romancero Gitano » recueil de poèmes composés entre 1924 et 1927 on trouve trois poèmes consacrés à (dans l'ordre) : Saint Michel (couvert de dentelle) associé à Grenade, Saint Raphaël, associé à Cordoue et Saint Gabriel associé à Séville.

<sup>19</sup> Saül qui persécutait les chrétiens se rendait à Damas, lorsque sur le chemin il aurait eu une apparition qui en fit un croyant zélé et devient Paul ; mais sauf erreur ce ne n'aurait pas été un ange qui lui serait apparu mais le Christ lui-même.

<sup>20</sup> Saint François d'Assise (1181 – 1226) fondateur des franciscains, dont les principaux traits sont la pauvreté, la prière et l'évangélisation.

L'ange serait apparu à Saint François d'Assise, peu avant sa mort avant sa mort, un ange musicien venu le réconforter Assise est la ville près de laquelle le saint mourut <http://www.narthex.fr/blogs/itineraires-italiens-du-sacre/saint-francois-dassise-reconforte-par-un-ange>

<sup>21</sup> Seuse : Mystique allemand né vers 1300- 1366

<sup>22</sup> 24 « Ô Muse conte-moi l'aventure de l'inventif ; » demande l'aïeule à sa muse dans le premier vers de l'Odyssée. Traduction Philippe Jacobet, La Découverte. Mais le poète ou l'artiste sont-ils comme des secrétaires de la muse, créant comme sous la dictée ?

<sup>23</sup> Apolinaire : Poète français 1880 – 1918 : Il est vrai que la muse peinte par Rousseau n'est pas gracieuse [https://fr.wikipedia.org/wiki/Guillaume\\_Apollinaire#/media/Fichier:La\\_muse\\_inspirant\\_le\\_po%C3%A8te.jpg](https://fr.wikipedia.org/wiki/Guillaume_Apollinaire#/media/Fichier:La_muse_inspirant_le_po%C3%A8te.jpg), elle porte une tunique plissée, à petits plis (voir plus bas)

<sup>24</sup> Henri Rousseau, dit le douanier Rousseau Peintre « naïf » français 1844 – 1910, peignit beaucoup de « jungles »

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Rousseau-Hungry-Lion.jpg>

peut tomber une grande langouste d'arsenic contre laquelle les muses des monocles ou des roses de laque tiède du petit salon, ne peuvent rien.

L'ange et la muse viennent du dehors<sup>25</sup> ; l'ange donne des lumières et la muse des formes. (Hésiode apprit d'elles). En pains d'or ou en plis de tunique, le poète reçoit des normes dans son petit bosquet de lauriers. Au lieu de cela il faut réveiller le duende dans les demeures les plus reculées du sang. Et rejeter l'ange, donner un coup de pied à la muse, dépasser la peur de ce sourire de violette qu'exhale la poésie du XVIIème siècle, et de ce grand télescope dans les lentilles duquel s'est endormie la muse, malade de ses limites.

Avec le duende c'est d'un vrai combat qu'il s'agit<sup>26</sup>.

Les chemins de la recherche de Dieu sont connus. Depuis le mode barbare de l'ermite jusqu'au mode subtil du mystique. Avec une tour comme Sainte Thérèse<sup>27</sup>, ou avec trois chemins comme Saint Jean de la Croix<sup>28</sup>. Et bien que nous devions crier avec la voix d'Isaïe<sup>29</sup> "Oui vraiment tu es le Dieu caché", pour finir, Dieu dirige sur celui qui le cherche ses premiers éclairs de feu.

Il n'y a pas de carte pour chercher le duende, ni d'exercice. On sait seulement qu'il brûle le sang comme un topique<sup>30</sup> de verres, qu'il épouse, qu'il repousse toute la géométrie sucrée que l'on a apprise, qu'il brise les styles, qu'il s'appuie sur l'humaine douleur privée de réconfort, qu'il fait que Goya<sup>31</sup>, maître des gris, des argents et des roses de la plus belle peinture anglaise, peint avec les genoux et les poings d'horribles noirs de bitume ; ou qu'il dénude l'abbé Cinto Verdaguer<sup>32</sup> dans la froidure des Pyrénées, ou conduit Jorge Manrique<sup>33</sup> à attendre la mort dans l'isolement à Ocaña, ou habille d'un vert costume de saltimbanque le corps délicat de

---

<sup>25</sup> [A propos de Rolling stone] « Bob Dylan, dans un entretien accordé en 2004 à la revue spécialisée *Guitar World* a évoqué de manière imagée l'inspiration : « C'est comme si un fantôme écrivait une chanson pareille, il te l'apporte et il disparaît. Tu ignores ce que ça veut dire. Seulement que le fantôme t'choisi pour écrire la chanson » Bruno LESPRIT, Le magazine du Monde, 21 octobre 2023 page 46

<sup>26</sup> C'est un combat qui peut être coûteux si l'on en croit Pierre-Michel Menger qui cite Bob Blauner (sociologue américain) : « ...même le travail le plus libre, celui de l'artiste et de l'écrivain exige de longues périodes d'auto-supplice virtuel [virtual self-torture] » dans la quatrième leçon de son cours au collège de France sur le travail créateur.

<sup>27</sup> Sainte Thérèse d'Avila : (1515 – 1582) religieuse espagnole, grand mystique et réformatrice ; il m'a semblé difficile de savoir d'où vient la tour, pour la suite, (wikipedia toujours) : « « Je vis un ange proche de moi du côté gauche... Il n'était pas grand mais plutôt petit, très beau, avec un visage si empourpré, qu'il ressemblait à ces anges aux couleurs si vives qu'ils semblent s'enflammer ... Je voyais dans ses mains une lame d'or, et au bout, il semblait y avoir une flamme. Il me semblait l'enfoncer plusieurs fois dans mon cœur et atteindre mes entrailles : lorsqu'il le retirait, il me semblait les emporter avec lui, et me laissait toute embrasée d'un grand amour de Dieu. La douleur était si grande qu'elle m'arrachait des soupirs, et la suavité que me donnait cette très grande douleur, était si excessive qu'on ne pouvait que désirer qu'elle se poursuive, et que l'âme ne se contente de moins que Dieu. Ce n'est pas une douleur corporelle, mais spirituelle, même si le corps y participe un peu, et même très fort. C'est un échange d'amour si suave qui se passe entre l'âme et Dieu, que moi je supplie sa bonté de le révéler à ceux qui penseraient que je mens... Les jours où je vivais cela, j'allais comme abasourdie, je souhaitais ni voir ni parler avec personne, mais m'embrasser dans ma peine, qui pour moi était une des plus grandes gloires, de celles qu'ont connu ses serviteurs » (*Vie de Sainte Thérèse*, chap. XXIX). »

<sup>28</sup> Saint Jean de la Croix (1542 – 1591), il est contemporain de Thérèse d'Avila avec laquelle il coopère dans la fondation des caermes déchaussés. Grand mystique contestataire et poète inspiré pourrait-on dire. (Mais à quoi correspondent ces trois chemins ?)

<sup>29</sup> Isaïe, un des prophètes de l'ancien testament, qui évoque un dieu caché : « Vraiment, tu es un Dieu qui se cache, Dieu d'Israël, sauveur » (Isaïe 45,15)

<sup>30</sup> Un "topico" s'emploie aussi pour un médicament à usage local, peut-on penser traduire ainsi : "qu'il brûle le sang comme un remède de verres" ?

<sup>31</sup> Goya : Peintre espagnol (1746 – 1828) ; de ceci ( ?) [http://fr.wikipedia.org/wiki/Don\\_Manuel\\_Osorio\\_de\\_Zuniga](http://fr.wikipedia.org/wiki/Don_Manuel_Osorio_de_Zuniga) pour les peintures associant les gris et les roses, à cela

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Peintures\\_noires](http://fr.wikipedia.org/wiki/Peintures_noires) ; [http://fr.wikipedia.org/wiki/Francisco\\_de\\_Goya](http://fr.wikipedia.org/wiki/Francisco_de_Goya)

<sup>32</sup> Cinto Verdaguer : Poète catalan 1845 – 1902, ordonné prêtre en 1870, aurait fréquenté le monastère Catalan de Ripoll au pied des Pyrénées en Espagne et de Saint Martin du Canigou en France (dénué ?) [https://es.wikipedia.org/wiki/Jacinto\\_Verdaguer](https://es.wikipedia.org/wiki/Jacinto_Verdaguer)

<sup>33</sup> Jorge Manrique : Poète espagnol, 1440 – 1479, tué à Ucles lors d'un siège, il y est enterré, c'est à 67 km d'une ville nommée Ocaña

Rimbaud<sup>34</sup>, ou donne au comte de Lautréamont<sup>35</sup> des yeux de poisson mort dans le petit matin d'un boulevard.

Les grands artistes du sud de l'Espagne, gitans ou danseurs, chanteurs, musiciens de flamenco, savent qu'il est impossible d'exprimer aucune émotion sans que surgisse le duende. On peut tromper les gens et donner la sensation du duende sans l'avoir, comme nous trompent tous les jours les auteurs, les peintres, les faiseurs de mode littéraire sans duende ; mais avec un peu d'attention et si l'on ne se laisse pas emporter par l'indifférence, il est possible de dévoiler leur tricherie et de les faire fuir avec leurs grossiers artifices.

C'était un jour où la chanteuse Pastora Pavon, la Niña de los Peines<sup>36</sup>, sombre génie hispanique égal en puissance d'imagination à Goya ou à Rafaël el Gallo<sup>37</sup>, un jour qu'elle chantait dans une petite taverne de Cadix. Elle jouait avec sa voix sombre, sa voix d'étain en fusion, sa voix couverte de mousse, elle l'enroulait de ses cheveux ou la trempait dans le manzanilla, ou la perdait dans d'obscurs et lointains fouillis inextricables. Mais c'était inutile, rien, les auditeurs restaient muets.

Il y avait là Ignacio Espleta<sup>38</sup> beau comme une tortue romaine, à qui l'on demanda un jour "Comment est-il possible que tu ne travailles pas ?" et lui, avec un sourire digne d'Argantonio<sup>39</sup>, de répondre : "Comment pourrai-je travailler, moi, qui suis de Cadix ?".

Il y avait là Elvira, l'ardente, aristocratique prostituée de Séville, descendante directe de Soledad Vargas, qui en 30 refusa de se marier avec un Rothschild parce qu'il n'égalait pas son sang. Il y avait là les Florida, que les gens croient bouchers mais qui sont en réalité les grands prêtres millénaires qui continuent de sacrifier des taureaux de Géryon<sup>40</sup>, et, dans un recoin l'imposant éleveur don Pablo Murube, avec son apparence de masque crétois. Pastora Pavon finit de chanter au milieu du silence. Seul, sarcastique, un tout petit homme, de ces petits hommes dansants qui jaillissent soudain des bouteilles d'eau de vie, dit d'une voix très basse : "Viva Paris !". Comme s'il disait : "Ici on n'a que faire de l'habileté, de la technique, de la maestria, ce qui nous importe c'est autre chose."

Alors, la Niña de los Peines se leva comme une folle, brisée comme une pleureuse médiévale, elle but d'un trait un grand verre d'eau de vie, de feu anisé de Cazalla, puis s'étant rassise se remit à chanter, sans voix, sans souffle, sans modèles, la gorge embrasée, mais... avec duende. Elle était parvenue à tuer l'échafaudage de la chanson, pour laisser passer un duende furieux et dominateur, ami des vents chargés de sable, qui poussa le public à déchirer ses vêtements, au même rythme presque que celui des nègres antillais du rite Lucumi<sup>41</sup> massés devant une image de Sainte Barbe.

---

<sup>34</sup> Rimbaud : Poète français 1854 – 1891, aventurier, voyageur, trafiquant d'armes, je n'ai rien trouvé sur le costume vert dont le duende l'habille, un lien avec l'absinthe ?

<sup>35</sup> Isidore Lucien Ducasse (1846 – 1870) : poète français, écrit sous le pseudonyme « comte de Lautréamond », auteur des Chants de Maldoror. Précurseur des surréalistes, c'est lui qui évoque cette étrange rencontre : « Beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'un parapluie et d'une machine à coudre » Chants de Maldoror VI

<sup>36</sup> La Niña de los peines (1890 – 1969) chante « Al gurugu »  
[https://www.youtube.com/watch?v=JswjdH7Yrwk&ab\\_channel=FlamencoyComp%C3%A1s](https://www.youtube.com/watch?v=JswjdH7Yrwk&ab_channel=FlamencoyComp%C3%A1s),

et aussi ça : <https://www.flamencoviejo.com/nina-de-los-peines-ya-no-son-las-mismas-flores-petenera.html>,

<sup>37</sup> Rafael el gallo : Torero ; 1882-1960 beau frère de Ignacio Sanchez Mejias torero pour la mort duquel Lorca composa un célèbrissime « Llanto » [https://www.youtube.com/watch?v=Ifqu6Fn\\_ga&ab\\_channel=BakuninAlexandre](https://www.youtube.com/watch?v=Ifqu6Fn_ga&ab_channel=BakuninAlexandre),

<sup>38</sup> Ignacio Espleta : Chanteur de flamenco 1871-1938

<sup>39</sup> Argantonio un ancien roi -670 -550 ??? d'un peuple du sud de la péninsule Ibérique

<sup>40</sup> Géryon : monstre, trois têtes et six bras, Heraclès le tua pour dérober un troupeau de boeufs (les taureaux ?)

<sup>41</sup> Voir <http://fr.wikipedia.org/wiki/Santeria>

La Niña de los Peines se dût de déchirer sa voix car elle savait que l'écoutaient des gens raffinés qui ne demandaient pas des apparences mais la moelle des apparences, une musique pure à l'enveloppe si ténue qu'elle peut demeurer suspendue dans l'air. Elle dût se dépouiller de son habileté et de ce qui assurait sa sécurité ; autrement dit elle dût chasser sa muse et s'exposer, fragilisée, afin que son duende se présente et daigne lutter sans retenue. Quel chant ! Sa voix ne jouait plus, sa voix coulait comme un flot de sang anobli par la douleur et par la sincérité qui la poussa à s'ouvrir comme une main de dix doigts projetée par les pieds cloués<sup>42</sup>, torturés, d'un christ de Juan de Juni<sup>43</sup> (Jean de Joigny).

La venue du duende a toujours été préparée par un changement radical de toutes les formes. Sur des dessins anciens elle apporte une sensation de fraîcheur neuve<sup>44</sup>, qui aurait la qualité d'une rose tout juste épanouie, d'un miracle faisant surgir un enthousiasme quasi religieux.

Dans toute la musique arabe, danse, chanson ou élégie, l'irruption du duende est saluée par d'énergiques "Allah ! Allah !" ; "Dios ! Dios!" si proches du "Olé !" des corridas qu'il est possible que ce soit le même cri, et dans tous les chants du sud de l'Espagne l'irruption du duende est suivie de cris sincères: "Viva Dios !", appel tendre, profond, humain à une communication avec Dieu par le biais des cinq sens, grâce au duende qui habite la voix et le corps de la danseuse ; évasion réelle et poétique de ce monde, aussi pure que celle qui fut réussie par Pedro Soto de Rojas<sup>45</sup>, poète du XVIIème siècle au talent rare, au travers de ses sept jardins, ou par Juan Calimaco<sup>46</sup> grâce à une fragile et tremblante échelle de pleurs.

Bien sûr quand cette évasion est réussie, tous en ressentent les effets, l'initié qui voit comment le talent l'emporte sur la pauvreté du matériau, et le profane, par le "je ne sais quoi" d'une émotion authentique. Il y a de cela des années, lors d'un concours de danse de Jerez de la Frontera<sup>47</sup>, le premier prix fut attribué à une vieille de quatre-vingts ans plutôt qu'à de belles femmes ou de jeunes hommes aux hanches fluides, simplement pour sa façon de lever les bras, de dresser la tête, et de frapper du pied sur le plancher ; au milieu de ces muses et de ces anges réunis là (beauté des formes et beauté des sourires) devait gagner, et gagna, ce duende moribond qui trainait ses ailes de couteau oxydées sur le sol.

Tous les arts peuvent mobiliser le duende, mais, comme c'est bien naturel, c'est dans la musique, la danse et la poésie déclamée<sup>48</sup> qu'il trouve un champ propice, car ceux-là demandent un corps vivant pour les interpréter, parce que ce sont des formes qui naissent et meurent en permanence, et dressent leurs présences dans un instant absolu. Bien souvent le duende du compositeur passe au duende de l'interprète, et d'autres fois quand le compositeur

---

<sup>42</sup> Faute d'une illustration par une photo cadrée de façon adéquate d'un Christ de Juan de Juni les pieds d'un Christ de Martinez Montañez peuvent donner une idée de la « main » dont il est question :

[http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Cristo\\_de\\_los\\_C%C3%A1lices3.jpg](http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Cristo_de_los_C%C3%A1lices3.jpg); on la devine sur cette photo

<http://commons.wikimedia.org/wiki/File:CrucificadoJuni.jpg>

<sup>43</sup> Juan de Juni : Sculpteur « franco – espagnol » 1506 - 1577 [http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean\\_de\\_Joigny](http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_de_Joigny)

<sup>44</sup> Est-ce une allusion, en miroir, à Chénier : « Sur des penseurs nouveaux faisons des vers antiques » ? Peut-être plus probablement à Angel Ganivet [auteur espagnol, né à Grenade, 1865 - 1898] qui écrit dans la préface d'un ouvrage qu'il avait consacré à Grenade (Granada, la bella) : « .... je vais écrire quelques articles sur Grenade, afin d'exposer des idées vieilles dans un esprit neuf, et, peut-être, des idées neuves dans un esprit vieux... » cité dans « Le goût de Grenade » page 137.

<sup>45</sup> Pedro Soto de Rojas : Poète espagnol 1584 – 1658 il écrit notamment : « Paraíso cerrado para muchos, jardines abiertos para pocos », (Paradis fermé pour beaucoup, jardins ouvert pour peu) poème hermétique en sept strophes. De ce poète Federico Garcia Lorca écrit : « Soto de Rojas s'enferme dans son jardin pour décrire des jets d'eau, des dahlias, des chardonnerets et des airs suaves. Airs mi morisques mi italiens, qui agitent encore les branches, les fruits et les fourrés de son poème. » (site du centre culturel (virtuel) Cervantès.

<sup>46</sup> voir ici [https://es.wikipedia.org/wiki/Juan\\_C%C3%ADmaco](https://es.wikipedia.org/wiki/Juan_C%C3%ADmaco) peut-être Juan Climaco (575 - 606 ? ou 649 ?) qui écrit un "Escala al paraíso"

<sup>47</sup> Jerez de la frontera : Ville d'Andalousie, longtemps sur la frontière avec ce qui restait du royaume musulman en Andalousie.

<sup>48</sup> Un exemple de poésie déclamée, peut-être un peu « sur-déclamé » d'un poème de Lorca :

<http://www.youtube.com/watch?v=axwMtHzcols>, mais là, il y a peut-être du duende... ou là : [http://www.youtube.com/watch?v=IFqu6Fn\\_gal](http://www.youtube.com/watch?v=IFqu6Fn_gal)

ou le poète ne sont pas si grands, le duende de l'interprète, et c'est intéressant, crée une nouvelle merveille qui tient, en apparence seulement, au-dedans de la forme primitive. Tel est le cas de Eleonora Duse<sup>49</sup>, au duende puissant, qui recherchait des œuvres sans relief pour les faire triompher grâce à ce qu'elle leur apportait, ou encore le cas de Paganini, éclairci par Goethe, qui transformait en mélodies profondes d'authentiques pièces vulgaires, ou le cas d'une délicieuse jeune fille du port de Sainte Marie que j'ai vue chanter et danser l'horrible refrain italien "O Mari<sup>50</sup>!" avec un rythme, des silences et une intention qui faisaient, sous la pacotille italienne, se dresser un pur serpent d'or resplendissant.

C'est que, effectivement, ces artistes trouvaient quelque chose de neuf, qui n'avait rien à voir avec les interprétations précédentes, c'est qu'ils introduisaient du sang vif et de la science dans des corps jusque-là vides d'expression<sup>51</sup>.

Tous les arts, et tous les pays de même, peuvent mobiliser le duende, l'ange et la muse, et comme l'Allemagne a une muse l'Italie a en permanence un ange. L'Espagne, elle, de tout temps est animée par le duende, pays de musique et de danse millénaires au travers desquelles le duende presse des citrons (*instille de l'acidité ou de l'amertume ?*) dès l'aube, et pays de mort, pays ouvert à la mort.

Dans tous les pays la mort est une fin. Elle vient et on tire les rideaux. Pas en Espagne. En Espagne on les ouvre. Beaucoup de gens vivent ainsi entre quatre murs, que morts on sort au soleil. Un mort en Espagne est plus vivant comme mort qu'en nul autre endroit du monde : son profil blesse comme le fil de la lame d'un rasoir. Les saillies sur la mort, ou sa contemplation silencieuse, sont coutumières aux Espagnols. Du "Songe des têtes de mort" de Quevedo<sup>52</sup> à l'Evêque pourri de Valdès Léal<sup>53</sup>, et de la Marbella du XVIIème siècle morte en couches sur la route, qui dit :

Le sang de mes entrailles  
Recouvre le cheval  
Les pattes de ton cheval  
Jettent un feu de bitume

... au garçon de Salamanque, mis à mort par un taureau, et qui s'écrie :

Mes amis, je meurs  
Mes amis, je suis mourant  
Trois mouchoirs dans ma plaie déjà  
Et celui-ci font quatre

... il y a une balustrade<sup>54</sup> de fleurs de salpêtre au-dessus de laquelle se montre un peuple de contemplateurs de la mort, avec un verset de Jérémie<sup>55</sup> du côté rugueux, ou avec un cyprès

---

<sup>49</sup> Eleonora Duse : Comédienne italienne 1858 – 1924 une des grandes comédiennes de son temps, rivale de Sarah Bernhardt (wikipedia)

<sup>50</sup> C'est tout ce que j'ai trouvé <http://www.youtube.com/watch?v=W74tU2d25w0> mais je ne suis pas sûr....

<sup>51</sup> A voir, les cours de Jacques Nichet au collège de France, Chaire de création artistique (2009-2010) Le théâtre n'existe pas.... Le cours sur Pina Bausch par exemple à partir de 10 minutes 30, où le conférencier évoque J-F Sivadier et Pina Bausch et la redécouverte du mouvements par les acteurs et les danseurs, le besoin de se mettre dans une situation où il ne savent plus rien, doivent redécouvrir les getses justes, les inventer, afin qu'addevienne quelque chose qui sans cela ne saurait advenir.

<sup>52</sup> « Sueño de la calaveras » ou « Sueño des luicio final », de Quevedo (dramaturge espagnol [un des grands auteurs du siècle d'Or]1580 – 1645)

<sup>53</sup> Valdès Léal : Peintre du même siècle d'or (1622 – 1690) l'évêque pourri doit être ici, noter le titre...

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Finis\\_gloriae\\_mundi\\_from\\_Juan\\_Valdez\\_Leal.jpg](http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Finis_gloriae_mundi_from_Juan_Valdez_Leal.jpg)

<sup>54</sup> "guirlande" semblerait plus approprié, mais ne correspond en aucun cas à "barandilla"

odorant du côté lyrique, peuple d'un pays où le plus important de tout a une suprême valeur métallique de mort.

La chasuble et la roue de la charrette et le couteau rasoir et la barbe piquante des bergers et la lune pelée, et la mouche et les soupentes humides et les gravats et les saints couverts de dentelle et la chaux et la ligne blessante des auvents et des miradors ; ils portent en Espagne des herbes de mort menues, des allusions et des voix audibles pour un esprit éveillé, qui nous emplissent la mémoire de l'air engourdi de notre propre passage. Ce n'est pas par une coïncidence que tout l'art espagnol est assorti à notre terre, pleine de chardons et de pierres immuables ; la lamentation de Pleberio<sup>56</sup> ou les danses du maître Joseph Maria de Valdivielso<sup>57</sup> ne sont pas des exemples isolés, et ce n'est pas un hasard si parmi toutes les balades européennes se détache celle de cette espagnole bien-aimée :

Si tu es ma belle amie  
Quoi ! Tu ne me regardes pas ?  
De ces yeux qui te regardaient  
A l'ombre j'en fis le don

Si tu es ma belle amie  
Quoi ! Tu ne m'embrasse pas ?  
Ces lèvres dont je t'embrassais  
Aux ombres j'en fis le don

Si tu es ma belle amie  
Quoi ! Tu ne m'enlaces pas ?  
Ces bras dont je t'enlaçais  
De vermine je les couvris.<sup>58</sup>

Et il n'est pas surprenant que dans les aurores de notre poésie résonne cette chanson :

Dedans le verger  
Je mourrai  
Dedans la roseraie  
On me tuera

Je m'en fus, ma mère  
Les roses cueillir  
Dedans le verger  
La mort se tint

---

<sup>55</sup> Jérémie est un personnage de la bible, prophétisant des malheurs, la destruction de Jérusalem notamment « lamentations de Jérémie », mises en musiques relativement souvent dans la tradition chrétienne, particulièrement chantées pendant la semaine sainte (précédant Pâques) : ici mises en musiques par Tallis (musicien anglais 1505 – 1585) <http://www.youtube.com/watch?v=da43Ap7xutl> et là par Jommelli italien 174 – 1774 <http://www.youtube.com/watch?v=fV1MQcwPo3Y>

<sup>56</sup> Plébère dans une traduction en français ; Héro d'une pièce de théâtre « La Celestina » (1500) d'abord parue anonymement puis attribuée à Fernando de Rojas avocat juif converti au catholicisme. Le monologue est là [http://fr.wikisource.org/wiki/La\\_C%C3%A9lestine/Acte\\_21](http://fr.wikisource.org/wiki/La_C%C3%A9lestine/Acte_21)

<sup>57</sup> Poète espagnol (1565 – 1638) [https://es.wikipedia.org/wiki/Jos%C3%A9\\_de\\_Valdivielso](https://es.wikipedia.org/wiki/Jos%C3%A9_de_Valdivielso),

<sup>58</sup> Poème anonyme

Je m'en fus, ma mère  
Les roses couper  
Dedans la roseraie  
La mort se tint

Dedans le verger  
Je mourrai  
Dedans la roseraie  
On me tuera<sup>59</sup>

Les têtes gelées par la lune que peignit Zurbaran<sup>60</sup>, les jaune couleurs de beurre et de foudre du Greco<sup>61</sup>, le récit du père Sigüenza<sup>62</sup>, l'œuvre entière de Goya, l'abside de l'église de l'Escorial<sup>63</sup>, toute la sculpture polychrome, la crypte de la maison ducale de Osuna, la mort à la guitare de la chapelle des Benavente à Medina de Rioseco<sup>64</sup> sont des équivalents culturels des pèlerinages de San Andres de Teixido<sup>65</sup> dans lesquels les morts ont leur place dans la procession, des chants funèbres que chantent les femmes des Asturias en portant des lanternes ou brûlent des flammes dans la nuit de novembre, et des danses de la Sibylle<sup>66</sup> dans les cathédrales de Majorque<sup>67</sup> et de Tolède, de l'obscur "In Record" de Tortosa<sup>68</sup>, et des innombrables rites du Vendredi Saint, qui, avec le geste cultuel suprême que constitue la corrida, représentent le triomphe populaire de la mort espagnole. Dans le monde entier seul le Mexique peut se tenir main dans la main avec mon pays.

Quand elle voit venir la mort, la muse ferme la porte ou élève une stèle, ou promène une urne et écrit une épitaphe d'une main cireuse, puis aussitôt revient arroser son laurier, dans un silence qui vacille entre deux brises. Sous l'arc tronqué de l'Ode, elle assemble avec un goût funèbre ces mêmes fleurs que peignirent les Italiens du XVème siècle et appelle le coq de Lucrèce<sup>69</sup> plein d'assurance pour qu'il effraie les ombres inattendues.

---

<sup>59</sup> "Dentro en el vergel" Chanson anonyme de la renaissance espagnole. Toutefois il n'est pas certain qu'il s'agisse bien de mort, un peu comme dans « A la claire fontaine. »

<sup>60</sup> Zurbaran Peintre espagnol 1598 – 1664 : mystique, [http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Francisco\\_de\\_Zurbar%C3%A1n\\_autoportrait.jpg](http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Francisco_de_Zurbar%C3%A1n_autoportrait.jpg)

<sup>61</sup> El Greco (Domenico Théotokopoulos) : (1541 – 1614) Peintre gréco (crétois) espagnol bien sûr, [https://fr.wikipedia.org/wiki/Le\\_Christ\\_chassant\\_les\\_marchands\\_du\\_Temple\\_\(Le\\_Greco,\\_Londres\)#/media/Fichier:El\\_Greco\\_016.jpg](https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Christ_chassant_les_marchands_du_Temple_(Le_Greco,_Londres)#/media/Fichier:El_Greco_016.jpg)

<sup>62</sup> Ecclésiastique espagnol 1544 – 1606 ; joue un rôle important auprès du roi Philippe II d'Espagne, auteur d'une histoire de l'ordre de Saint Jérôme qui est aussi une histoire de l'Escorial, « récit » qui en fit un des auteurs réputés de l'Espagne du XVII ème siècle (wikipedia espagnol). [http://es.wikipedia.org/wiki/Jos%C3%A9\\_de\\_Sig%C3%BCenza](http://es.wikipedia.org/wiki/Jos%C3%A9_de_Sig%C3%BCenza)

<sup>63</sup> Est-ce pour la crypte où se trouvent les sépultures des membres de la famille royale ? 25 rois et reines depuis Charles V à aujourd'hui. Le nombre des infants est considérable 60 caveaux pour 98 infants si j'ai bien compté.

<sup>64</sup> Construite entre 1544 et 1548, pour une famille de marchands, d'une grande sobriété extérieure mais d'une grande exubérance extérieure, un des archétypes de l'architecture Renaissance en Espagne, on y trouve sur le retable, « une mort narquoise qui joue de la guitare » (site de Rioseco)

<sup>65</sup> Celui qui souhaitait aller au pèlerinage mais ne put y aller de son vivant peut y faire accompagner son âme par des parents après sa mort, il faut pour cela que ces parents aillent sur sa tombe chercher son âme avant de faire le pèlerinage.

<sup>66</sup> La Sibylle, ici prophétesse, des textes « Oracles sibyllins » ont circulé autour de la Méditerranée, un passage de l'un d'entre eux qui annonce semble-t-il quelque chose comme la fin du monde et la naissance du christ fut repris lors de messes de Noël dans certaines régions.

<sup>67</sup> La fête traditionnelle <http://www.youtube.com/watch?v=TrNK8NG0nA4> (il y a 1 mn 50 de présentation qui malheureusement utilise une musique un peu décalée, mais elle permet de voir la préparation des jeunes chanteurs) ou le chant plus élaboré de Hesperion XX <http://www.youtube.com/watch?v=zt5seobVgtM&feature=related>

<sup>68</sup> S'agit-il d'une référence à la dispute de Tortosa, organisée suite à une injonction de Benoit XIII (antipape) entre des rabins et des « conversos » en 1413 - 1414 pour démontrer toute la « perversité » du talmud tout en contrignant le plus grand nombre possible de juifs à se convertir par la force ?

<sup>69</sup> Lucrèce affirme dans son *De natura rerum* que : « quand chassant la nuit au battement de ses ailes, le coq appelle l'aurore de sa voix éclatante, le plus courageux des lions est incapable de lui tenir tête et de le regarder en face, tant il songe alors à la fuite ». [dictionnairedesymboles.fr](http://dictionnairedesymboles.fr)

Quand il voit venir la mort, l'ange s'envole en cercles lents et tisse avec ses larmes de glace et quelques narcisses l'élegie que nous avons vue trembler dans les mains de Keats<sup>70</sup>, et dans celles de Villasandino<sup>71</sup>, et dans celles de Herrera<sup>72</sup>, et dans celles de Becquer<sup>73</sup>, et dans celles de Juan Ramon Jimenez<sup>74</sup>. Mais quelle n'est pas la terreur de l'ange s'il aperçoit une araignée, si menue soit-elle, sur son tendre pied rose !

En revanche le duende ne vient pas s'il ne voit une place pour la mort, s'il ne sait qu'il doit rôder près de sa demeure, s'il n'a la certitude qu'il devra agiter ces rameaux<sup>75</sup> que nous portons tous, qui n'ont pas et n'auront jamais de repos.

Avec l'idée, avec le son ou avec le geste, le duende prend plaisir à affronter l'artiste créateur en une lutte loyale sur les bords du puits. L'ange et la muse s'échappent, avec le violon ou la boussole, et le duende blesse, et dans le soin de cette blessure qui ne cicatrice jamais, git tout le singulier, l'invention d'un homme dans son œuvre.

La propriété magique d'un poème réside dans la charge permanente de duende qu'il renferme pour baptiser avec de l'eau sombre tous ceux qui le regardent, parce qu'avec le duende il est plus facile d'aimer, de comprendre et assurément d'être aimé, d'être compris, et cette lutte pour l'expression et pour la communication de l'expression acquiert parfois en poésie des aspects mortels.

Rappelez-vous le cas de Sainte Thérèse, tellement flamenca et dotée d'un duende si fort ; non pas flamenca parce qu'elle aurait assujetti un taureau furieux et lui aurait donné trois magnifiques passes, ce qu'elle fit, non pas non plus pour s'être pavanee comme une beauté devant le frère Juan de la Miseria<sup>76</sup>, ni pour avoir giflé le nonce de Sa Sainteté<sup>77</sup>, mais pour avoir été un de ces êtres rares que son propre duende (et pas l'ange car l'ange n'attaque jamais) a transpercé d'une flèche, cherchant à la tuer parce qu'elle lui avait ravi son suprême secret : le pont subtil qui unit les cinq sens à ce centre, au cœur de la chair à vif, en pleine mer, noyau de l'amour émancipé du temps.

Grande et valeureuse triomphatrice du duende, au contraire de Philippe d'Autriche<sup>78</sup> qui, brûlant du désir de rechercher la muse et l'ange dans la théologie et l'astronomie, se trouva emprisonné par le duende des ardeurs froides dans ce chantier de l'Escurial où la géométrie<sup>79</sup> clôture le rêve et où le duende se fait un masque de muse pour le châtiment éternel du grand Roi.

Nous avons dit que le duende aime le bord des plaies et s'approche des lieux où les formes se fondent en un désir ardent qui domine leurs expressions visibles.

---

<sup>70</sup> Keats (1795 – 1821) a écrit de nombreuses odes, une élégie a été écrite pour lui, sur sa mort : *Adonaïs* par Percy Bysshe Shelley

<sup>71</sup> Alfonso Alvarez Villasandino Poète espagnol, (1340-50 à 1424) poète de cancioneros.

[https://es.wikipedia.org/wiki/Alfonso\\_Villasandino](https://es.wikipedia.org/wiki/Alfonso_Villasandino),

<sup>72</sup> L'architecte de l'Escorial ?

<sup>73</sup> Poète espagnol : 1836 - 1870

<sup>74</sup> Ecrivain, poète espagnol 1881 - 1958

<sup>75</sup> Ces rameaux que nous agitons : une hypothèse parce que « bercer des branches » n'est pas très convaincant, (encore que cela puisse faire penser à la dame à la buche de Twin Peaks, David Lynch a-t-il lu « Jeu et théorie du duende » ?) agiter des rameaux comme le dimanche des rameaux, avant le vendredi saint cela me semble plus près d'un sens possible.

<sup>76</sup> Le frère Juan de la miseria a peint un portrait de Sainte Thérèse d'Avila : [http://en.wikipedia.org/wiki/File:Teresa\\_de\\_Jes%C3%BAas.jpg](http://en.wikipedia.org/wiki/File:Teresa_de_Jes%C3%BAas.jpg)

<sup>77</sup> A-t-elle giflé un représentant du pape ? Elle reçut la « sanction papale » quand elle voulut rétablir des principes de pauvreté, d'austérité, d'isolement... mais ce n'était que la reconnaissance ou l'approbation officielle de ses initiatives réformatrices et la création des carmels.

<sup>78</sup> Philippe II d'Espagne qui aurait fini ses jours sans pouvoir quitter l'Escorial, malade.

<sup>79</sup> L'Escorial est un monastère très géométrique, fait de lignes droites et d'angles droits... <http://www.cosmovisions.com/monuEscorial2.jpg>, voir le petit démon de Descartes de la page 3, qui lassé des cercles et des lignes, s'évade pour écouter les marins chanter.

En Espagne (comme dans tous les peuples d'Orient pour lesquels la danse est une expression religieuse) le duende a un champ sans limite avec le corps des danseuses de Cadix, exaltées par Marcial, avec les poitrines de ceux qui chantent, exaltés par Juvenal<sup>80</sup>, et dans toute la liturgie des taureaux, authentique drame religieux où, de la même manière qu'à la messe, un dieu est adoré et sacrifié.

Tout se passe comme si le duende du monde classique se concentrat dans cette fête parfaite, manifestation de la culture et de la sensibilité d'un peuple, qui déterre en l'homme ses plus grandes folies, ses plus grands accès de fiel, et sa plus belle plainte. Personne ne se divertit dans la danse espagnole ou avec les taureaux ; le duende se charge de faire souffrir, par le biais du drame des figures vivantes, et prépare des échelles pour une évasion hors de la réalité qui nous encercle.

Le duende agit sur le corps de la danseuse comme l'air sur le sable. Par un pouvoir magique il convertit une belle jeune fille en paralytique de lune ou remplit d'émotions adolescentes un vieillard brisé qui demande l'aumône aux portes d'un marchand de vin ; il retrouve dans une chevelure l'odeur d'un nocturne d'un port, et à tout instant travaille les bras et en fait jaillir les expressions qui sont les mères de la danse de tous les temps.

Mais cela ne peut se répéter, jamais. Et il est important de le souligner. Le duende ne se répète pas, pas plus que ne se répètent les vagues de la mer formée pendant les tempêtes.

C'est dans la corrida qu'il acquiert ses accents les plus impressionnantes, parce qu'il doit lutter, d'un côté avec la mort, qui peut le détruire, et de l'autre avec la géométrie, avec la mesure, base fondamentale de la fête. Le taureau a son domaine, le torero le sien, et entre domaine et domaine il y a un lieu de danger<sup>81</sup> où le terrible jeu atteint son apogée.

On peut tenir sa muse avec la muleta, et l'ange avec les banderilles et passer pour un bon torero, mais pour les passes avec la cape, avec un taureau vierge de toute blessure et au moment de la mise à mort, il faut l'aide du duende pour atteindre le cœur de la vérité artistique.

Le torero qui effraie le public de l'arène par sa témérité ne torée point, mais se place dans la situation, ridicule et à la portée du premier venu, de jouer sa vie ; par contre le torero saisi par le duende donne une leçon de musique pythagoricienne et fait oublier qu'il lance constamment son cœur au-dessus des cornes.

Lagartijo<sup>82</sup> avec son duende romain, Joselito avec son duende juif, Belmonte avec son duende baroque, et Cagancho et son duende gitan enseignent depuis le crépuscule de l'arène, aux poètes, aux peintres et aux musiciens, quatre grands chemins de la tradition espagnole<sup>83</sup>.

L'Espagne est le seul pays où la mort est le spectacle national, où la mort souffle dans de puissants clairons pour l'éclosion des printemps, et son art reste toujours régi par ce duende à l'esprit perçant qui lui a donné sa différence et sa qualité d'invention.

Le duende qui, pour la première fois dans la sculpture met du sang dans les joues des saints du Maître Mateo<sup>84</sup>, de Compostelle, est le même qui fait gémir Saint Jean de la Croix ou qui brûle des nymphes dénudées dans les sonnets religieux de Lope de Vega<sup>85</sup>.

---

<sup>80</sup> Juvenal est un poète satirique latin du premier siècle de notre ère.

<sup>81</sup> Il semble bien qu'il s'agisse d'une géométrie pratique aux conséquences réelles et potentiellement graves : « Il y a bien d'autres astuces; comme tout animal, le taureau entré dans l'arène se choisit un « territoire » qu'il ressent comme son refuge, et il est toujours très dangereux de passer entre l'animal et son territoire (comme il est dangereux de mettre la main dans la niche d'un chien, même très gentil); les accidents se produisent souvent lorsqu'un taureau change de territoire sans qu'on s'en aperçoive. » d'après un article de Marianne

<sup>82</sup> Quatre toreros bien sûr Lagartijo (1841 – 1900) ; Joselito (1895 – 1920) tué par un taureau dans l'arène ; Belmonte (1892 – 1962) l'inventeur de la tauromachie moderne où le torero cherche à dominer le taureau ; Cagancho (1903 – 1984) torero gitan.

<sup>83</sup> Quatre sources de la tradition espagnole, pour Lorca cela ne concerne pas seulement, semble-t-il, la tauromachie.

Le duende qui construit la tour de Sahagun<sup>86</sup> ou façonne des briques chaudes à Catalayud ou Terruel<sup>87</sup> est le même qui déchire les nuages du Greco<sup>88</sup> et envoie bouler à grands coups de pieds les alguazils de Quevedo<sup>89</sup> et les chimères de Goya.

Quand il pleut il présente Velazquez<sup>90</sup>, habité en secret par un duende derrière ses gris monarchiques, quand il neige, il fait sortir Herrera nu pour prouver que le froid ne tue pas, quand le soleil brûle il pousse Berruguete<sup>91</sup> dans les flammes et lui fait inventer un nouvel espace pour la sculpture.

La muse de Gongora<sup>92</sup> et l'ange de Garcilaso<sup>93</sup> doivent renoncer à leur guirlande de lauriers quand passe le duende de Saint Jean de la Croix, quand :

Le cerf blessé

De derrière la butte paraît...<sup>94</sup>

La muse de Gonzalo de Berceo<sup>95</sup> et l'ange de l'archiprêtre de Hita<sup>96</sup> doivent s'écartier pour laisser le passage à Jorge Manrique<sup>97</sup> quand il arrive blessé à mort aux portes du château de Belmonte. La muse de Gregorio Hernandez<sup>98</sup> et l'ange de José de Mora<sup>99</sup> doivent s'écartier pour que grandisse le duende de Mena qui pleure des larmes de sang et le duende à tête de taureau assyrien de Martinez Montañes<sup>100</sup>; tout comme la mélancolique muse de la Catalogne et l'ange mouillé de la Galice se doivent de regarder avec un étonnement énamouré le duende de la Castille qui passe avec ses habitudes de ciels balayés et de terre sèche, si loin du pain chaud et de la vache gentillette.

Le duende de Quevedo et le duende de Cervantès, de vertes anémones de phosphore pour l'un et des fleurs de gypse de Ruidera pour l'autre, couronnent le retable du duende de l'Espagne.

---

<sup>84</sup> Maître Mateo : 1150 – 1200 un des principaux artisans sculpteur de Compostelle

<sup>85</sup> Lope de Vega : 1562 – 1635 Dramaturge espagnol, un des principaux auteurs du siècle d'or

<sup>86</sup> Ville de Castille-Léon sur le chemin de Compostelle

<sup>87</sup> Peu d'information sur une tour à Sahagun, ou sur les briques de Catalayud, par contre on trouve à Terruel des tours fameuses (dans la structure desquelles des briques tiennent parfois une place importante).

[http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/a/a0/Torre\\_de\\_la\\_Catedral\\_de\\_Teruel.JPG](http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/a/a0/Torre_de_la_Catedral_de_Teruel.JPG)

<sup>88</sup> <https://www.metmuseum.org/art/collection/search/436575>,

<sup>89</sup> Dans Rêves et discours, Quevedo décrit des alguazils (gendarmes) démoniaques, jaloux des démons qui fouettent mal et gâchent le travail. <https://hal.science/hal-02983606>

<sup>90</sup> Velazquez : 1599 – 1660 LE peintre de la cour espagnole au siècle d'or

[https://en.wikipedia.org/wiki/Las\\_Meninas#/media/File:Las\\_Meninas,\\_by\\_Diego\\_Vel%C3%A1zquez,\\_from\\_Prado\\_in\\_Google\\_Earth.jpg](https://en.wikipedia.org/wiki/Las_Meninas#/media/File:Las_Meninas,_by_Diego_Vel%C3%A1zquez,_from_Prado_in_Google_Earth.jpg)

<sup>91</sup> Berruguete : 1450 – 1504, peintre espagnol de la renaissance

[http://commons.wikimedia.org/wiki/File:La\\_Virgen\\_de\\_los\\_Reyes\\_Cat%C3%B3licos.jpg](http://commons.wikimedia.org/wiki/File:La_Virgen_de_los_Reyes_Cat%C3%B3licos.jpg)

<sup>92</sup> Gongora 1561 – 1627 Poète espagnol du siècle d'or, ici mis en musique par Paco Ibanez <http://www.youtube.com/watch?v=lq5-UrxmIGs&feature=fvsr>, le poème est là <http://www.poesias/index22.htm>, la suite du disque est là (avec des poèmes de Lorca) <http://lapoesiaenlavozdepaco.blogspot.com.es/2012/08/espana-de-hoy-y-de-siempre-1-1964-lorca.html>

<sup>93</sup> Garcilaso de la Vega 1501 – 1536 Poète espagnol du siècle d'Or

<sup>94</sup> Vers du « cantico espiritual » - Vuélvete, paloma, / que el ciervo vulnerado / por el otero asoma / al aire de tu vuelo, y fresco toma! St Jean de la Croix : [https://www.youtube.com/watch?v=piZFCiXAvlw&ab\\_channel=BegoPlanelles](https://www.youtube.com/watch?v=piZFCiXAvlw&ab_channel=BegoPlanelles).

<sup>95</sup> Poète du XIII ème siècle, serait le premier poète en langue espagnole (wikipedia)

<sup>96</sup> Ecrivain du XIV ème siècle dont on ne sait presque rien

<sup>97</sup> Aussi page 4 Poète espagnol, 1440 – 1479, tué à Ucles lors d'un siège, on trouve deux vers sur lui au moment de sa mort « Oh monde !, alors tu me tues » (« ¡Oh mundo!, pues que me matas »)

<sup>98</sup> Hernandez ou Fernandez Sculpteur espagnol 1570 – 1636 a notamment réalisé des sculptures de bois polychrome

<http://bajoel signodelibra.blogspot.fr/2012/01/lo-sagrado-hecho-real.html> les premières photos présentent des œuvres de ce sculpteur

<sup>99</sup> Sculpteur 1642 – 1724 je n'ai pas trouvé l'ange

[http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Jos%C3%A9\\_de\\_Mora\\_Santo\\_Cristo\\_de\\_la\\_Misericordia\\_1695\\_San\\_Jos%C3%A9\\_Granada.jpg](http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Jos%C3%A9_de_Mora_Santo_Cristo_de_la_Misericordia_1695_San_Jos%C3%A9_Granada.jpg)

<sup>100</sup> Autre sculpteur 1568 – 1649 je n'ai pas trouvé d'illustration du duende à tête de taureau assyrien, mais on peut voir un taureau assyrien Louvre <https://panoramadelart.com/analyse/taureaux-ailes-de-khorsabad> et des œuvres de Montañez ici : [http://commons.wikimedia.org/wiki/Juan\\_Mart%C3%ADnez\\_Mont%C3%A1ez](http://commons.wikimedia.org/wiki/Juan_Mart%C3%ADnez_Mont%C3%A1ez)

Chaque art a, comme c'est naturel, un duende singulier, à sa façon, dans sa forme, mais tous unissent leurs racines en un point d'où sourdent les sons noirs de Manuel Torres, matière suprême et essence commune, incontrôlable, vibrante, de bois, de bruits, de tissus et de mots. Les sons noirs derrière lesquels se cachent les volcans, les fourmis, les zéphyrs et la grande nuit, dans une tendre intimité se serrent la taille avec la voie lactée.

Mesdames et Messieurs : J'ai élevé trois arches, et d'une main maladroite j'ai mis sous chacun la muse, l'ange et le duende.

La muse s'y tient tranquille, elle peut avoir une tunique plissée, ou ces yeux de vache qui scrutent Pompéi<sup>101</sup>, ou le nez à quatre faces avec lequel son grand ami Picasso l'a peinte. L'ange peut agiter les cheveux d'Antonello de Messine<sup>102</sup>, la tunique de Lippi<sup>103</sup> et le violon de Massolino ou de Rousseau<sup>104</sup>.

Et le duende ? Où se tient le duende ? Sous l'arche vide passe la brise de l'esprit qui souffle avec insistance sur les cranes des morts, en quête de nouveaux paysages et d'accents inconnus ; une brise qui a l'odeur de la salive d'un enfant, de l'herbe écrasée, du voile d'une méduse, qui annonce le baptême sans cesse renouvelé des œuvres qui viennent d'avvenir.

---

<sup>101</sup> Est-ce celle-ci ? Clio, muse de l'histoire, qui continue de nous regarder : <https://www.decorarconarte.com/fr/p/peinture-de-pompei-clio-muse-de-lhistoire/> (cliquer sur l'image pour l'agrandir)

<sup>102</sup> Peintre italien de la Renaissance 1430 – 1479 ; Les reproductions de tableaux de ce peintre que l'on trouve sur internet ne laissent pas apparaître de coiffure abondante, les portraits représentent des personnages dont les cheveux sont couverts par une coiffure, à l'image de ce qui est présenté comme un « faux autoportrait » : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Antonello\\_da\\_Messina\\_058.jpg](http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Antonello_da_Messina_058.jpg); pour les anges et les christs les cheveux ne sont pas si abondants, peut-être l'impression qu'ils sont un peu mouillés ?

<http://www.sindone.org/diocesitorino/allegati/24379/damessina1g.jpg>

<sup>103</sup> Religieux, peintre italien de la Renaissance, 1406 – 1469 ou le fils (fils d'un moine et d'une nonne) 1457 – 1504 peintre lui aussi dans les œuvres duquel on trouve davantage de personnages enveloppés d'une ample tunique me semble-t-il, une tunique ample, qui n'a pas de petits plis [http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Filippino\\_Lippi\\_004.jpg](http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Filippino_Lippi_004.jpg)

<sup>104</sup> Rousseau le peintre 1844 – 1910 donna des cours de violon lorsqu'il prit sa retraite de douanier, la peinture ne suffisant pas à le faire vivre (wikipedia)